

CASABLANCA, MON AMOUR

Les images inédites que Florence Chevallier ramène, cet automne, du Maroc, sont touchées par la grâce. Comme si le pacte avec la lumière, depuis toujours scellé par l'artiste, n'était enfin plus perturbé par toutes sortes de dispositifs mis en place pour faire écran avec le réel, s'en protéger. Les paysages de front de mer, -piscines désuètes, plongeoirs déglingués, objets rouillés, plages aux noms kitsch Kon Tiki, Sun Beach ou Miami- sont en majesté. Convoqué par la photographe, ce paysage surgit comme une tranche de son passé, comme une séquence dans l'histoire de ses émotions. C'est Casablanca arpenté comme un flash back. C'est Casablanca regardé comme Valparaiso ou Tanger par une femme dont le roman familial, ici entamé, s'inscrit sur des photos d'enfance aux bords blancs dentelés. C'est Casablanca résonnant comme le nom du bar, enseigne aux lettres de néon, des amants du film d'Alain Resnais *Hiroshima mon amour*.

L'auteur a lâché prise. Le temps s'installe dans une durée, ne lui est plus compté, même si elle est dans le déplacement, le geste et le rythme du reporter. Ses images respirent, se dilatent, palpitent, congédient cadres et barres. La densité picturale est fascinante. Le travail est dépouillé, comme si le regard s'était éclairci. La charge émotionnelle est intense. On sent la photographe en résonance avec ses personnages, avec le monde, éblouie de se trouver au centre du fantasme, de la fiction, d'embrasser la vie. (...)

Florence Chevallier est partie d'un point où elle représentait son corps pour aller, aujourd'hui, vers un point où elle représente la ville, si sensuelle, où elle est née. Si elle n'est plus enfermée dans l'image, si elle n'étouffe plus dans le cadre comme au temps des « Nus » (1984), de « Corps à corps » (1987) de « Troublée en vérité » (1987) de « La Mort » (1991) ou du « Bonheur » (1993), elle n'en est pas moins toujours au centre, en quête d'elle-même. « Imaginez un travelling arrière, dit-elle. Au début, je montrais mon corps, puis mon visage, puis l'autre, avec moi, dans le cadre. J'ai eu recours à des dispositifs tels que la peinture, le miroir ou la mise en scène. Ces écritures formelles différentes correspondent à une traversée de la psyché. Je ne crois pas au regard objectif. Je suis toujours au plus authentique de mon sentiment intérieur. C'est à chaque fois la même histoire d'une identité qui se crée. Devenir sujet demande l'attention de toute une vie ».

Justement. « Les Songes » et « Des Journées Entières » (2000), présentés dans ce portfolio, précèdent de peu le travail au Maroc. On ne s'en étonnera pas. La proposition poétique des « Songes », qui suit de près celle des « Philosophes », dans lesquels le corps de la femme enceinte a enfin trouvé sa place, met encore en scène, de façon théâtralisée, des étudiants intéressés par l'art. Mais l'intention de départ n'est-elle pas, déjà, de s'ouvrir à l'extérieur, d'embarquer pour des villes baroques d'Italie ou pour d'autres, romantiques comme Salsbourg ? Avec la série « Des Journées entières », le mouvement de l'émotion est enclenché. Les personnages ne sont plus bloqués vers un ailleurs philosophique. Moins contraints, ils s'émancipent. Marseille, enfin, où de nombreuses prises de vue ont été réalisées, opère le déclic. « Il flotte sur cette ville une grande idée à laquelle Albert Londres, mieux que quiconque, était sensible : celle du départ » dit Florence Chevallier qui, l'été dernier, a donc, dans ce port de tous les possibles, senti l'appel de Casa.

Magali Jauffret in "pour Voir" n°8, Janv.2001